

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LE VIEUX COMÉDIEN

PICARD

Comédie — 1803

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

LE VIEUX COMÉDIEN,	5
--------------------------	---

LE VIEUX COMÉDIEN,

SCÈNE PREMIÈRE

Madame Floridor, Floridor.

FLORIDOR

Mais, Madame Floridor...

MADAME FLORIDOR

Mais, Monsieur Floridor...

FLORIDOR

Pour une femme qui, pendant vingt ans de sa vie, a joué les amoureuses et les ingénuités, c'est avoir l'humeur bien revêche et bien acariâtre.

5

MADAME FLORIDOR

Pour un homme qui, pendant trente ans, a joué les valets et les intriguants, c'est être bien crédule, bien faible et bien complaisant.

FLORIDOR

Tiens, ma bonne amie, tu fais tout ce que tu peux pour paraître méchante ; mais au fond, tu es une bonne femme.

MADAME FLORIDOR

C'est vous qui bien évidemment, êtes un bonhomme et un très bon-
homme : vous avez fait de belle besogne pendant les quinze jours que je
viens de passer à la caMpagne ; j'arrive, et il n'est question d'autre
chose dans toute la ville de Senlis. Comment, Monsieur Floridor, vous
qui êtes aimé, considéré, reçu dans les meilleures maisons ; qui menez
au sein du plus heureux ménage, une vie exemplaire ; qui jouissez ho-
norablement d'une fortune acquise par l'exercice de votre art ; recevoir,
accueillir un petit libertin, un petit mauvais sujet qui s'est rendu cou-
pable d'un enlèvement ? Car, vous en direz tout ce que vous voudrez,
c'est un enlèvement. Dans les drames et les comédies que nous avons
joués tous les deux autre fois, c'est fort bien ; mais hors de la scène,
c'est fort mal : et, pour comble de scandale, loger chez vous la victime
intéressante, une petite folle, une petite inconséquente, pour ne pas dire
quelque chose de pis ; car enfin, une fille qui abandonne ses parents,
pour suivre un ravisseur, ne mérite-t-elle pas ?... Vous avez raison, je
suis bonne, douce, indulgente ; mais sur mon âme, il y a là de quoi ré-
volter, et cela me révolte.

FLORIDOR

Mais, d'abord, ma femme, il n'y a pas d'enlèvement dans tout ceci : la
jeune personne est arrivée toute seule par la diligence ; le jeune homme
est venu de son côté à pied et son petit bagage sur son dos. J'étais à la
répétition , à donner les traditions du baron d Albikrac à cette troupe de
comédiens qui est venue pour la foire : on vient ne dire qu'une jeune
demoiselle demande à parler à son cousin le comédien. Vous savez que,
qui que je ne joue plus la comédie, je ne suis connu que sous ce nom-là,
dans la famille et dans la ville. Je vois une petite personne d'une mine
assez éveillée ; mais, les yeux baissés rougissant, hésitant, et d'une voix
tremblante, me disant qu'elle est enchantée de faire ma connaissance ;
qu'Auguste et elle n'ont plus de ressources qu'en moi qu'Auguste doit
arriver le lendemain ; qu'il faut que je les marie malgré leurs parents, et

qu'en attendant, il faut que je les cache tous les deux chez moi ; que j'ai la réputation d'un galant homme, et que ma physionomie ne dément pas la bonne opinion qu'elle avait de moi. Comment diable voulez-vous qu'on résiste, Madame Floridor ? Après les avoir bien grondés, j'ai envoyé le petit cousin à l'auberge, où, à la vérité, je paye tous les repas qu'il ne prend pur chez moi ; et j'ai gardé à la maison la petite cousine, que vous trouverez en effet très intéressante, car en bonne conscience, pouvais-je fermer ma porte à deux parents, et deux parents très proches ? Puisqu'Auguste est fils de Monsieur Dumont de Morinville, mon cousin, l'aigle du barreau de Brive la Gaillarde ; et que Lise est fille de Monsieur Dumont de Florangeac, son frère, le médecin le plus actif de tout le Limousin.

MADAME FLORIDOR

Et c'est précisément parce qu'ils sont vos parents, que vous deviez être sévère, intraitable, inflexible ; d'abord pour les bonnes moeurs, et ensuite pour la rancune que vous devez garder à toute votre famille. Lorsqu'il y a quarante ans, entraîné par votre talent, (car vous aviez un vrai talent, Monsieur Floridor), vous vous livrâtes à la comédie ; comment se conduisit avec vous toute cette famille à l'exception, cependant, de votre frère l'armateur, à qui je rends justice ; on vous accabla d'affronts, de mauvais traitements, de persécutions ; les procès, les chicanes, les lettres de cachet qu'on eut le crédit d'obtenir ; les tentatives pour vous faire déshériter par votre père ; les cabales pour vous faire siffler : voilà les exploits de vos chers parents, qui vous maudissaient, qui refusaient constamment de vous voir ; et quels étaient les plus acharnés après vous ? Ce Monsieur Morinville l'avocat, et ce Monsieur Florangeac, le médecin, que je ne connais pas, que je n'ai jamais vus et que j'espère bien ne voir jamais. Depuis, vous avez fait fortune ; vous avez quitté la comédie point de démarches qu'ils n'aient tentées pour se réconcilier avec vous. Vous avez eu la fierté de ne vouloir rien entendre ; c'est bien. Quand je suis pauvre, vous me reniez : quand je suis riche, vous me recherchez. Fi donc il faut du caractère ; vous en avez eu,

jusqu'ici : pourquoi donc en manquez-vous aujourd'hui, Monsieur Floridor ? 70

FLORIDOR

C'est qu'ils se conduisent précisément avec ces pauvres jeunes gens, comme ils se sont conduits avec moi. Auguste et Lise s'aiment depuis leur enfance ; leurs pères, qui ne sont pas riches, se sont brouillés pour les limites d'un pré ; depuis ce temps-là, le médecin dit dans toutes les sociétés, que son frère l'avocat est un chicaneur : l'avocat prétend que son frère le médecin a tué plus de malades qu'il n'a ruiné de clients. Les mauvais procédés ! cela se pardonne, mais les mauvais propos ! Cela ne s'oublie pas. Les voilà donc irréconciliables : les pauvres enfants en souffrent, comme j'aurais souffert dans le temps de leur inimitié, si j'avais eu besoin d'eux. 75 80

MADAME FLORIDOR

Et vous voulez vous mêler de tout cela ? Laissez tous ces mauvais parents se disputer entre eux. Les enfants ne valent pas mieux que les pères je le parierais. Nous ne nous disputons pas, nous autres : nous nous sommes adorés, tant que nous avons été jeunes ; nous nous aimons depuis que nous ne le sommes plus. Voulez-vous conserver la paix dans votre ménage ? Renvoyez-moi bien vite, comme ils sont venus, ce petit vaurien et cette petite étourdie. Quelques louis dans la poche aux enfants ; une bonne lettre d'avis, bien sèche et bien piquante aux parents, où vous leur ferez sentir qu'il y a moins de mal à jouer la comédie, qu'à laisser échapper ses enfants de chez soi. 85 90

FLORIDOR

Allons, pour avoir la paix... tu sais bien que je fais toujours ce que tu veux ; mais charge-toi de leur annoncer leur départ ; je n'en aurais pas le courage.

MADAME FLORIDOR

Oh bien ! Je l'aurai, moi ; laisse-moi faire. Beaucoup d'honnêteté, beaucoup de politesse, mais ferme et sévère ; tu vas voir. 95

FLORIDOR

Tiens, justement, voilà Lise.

SCÈNE II

Floridor, Madame Floridor, Lise.

LISE

Ce qu'on vient de me dire serait-il vrai, mon cousin le comédien ? Ma cousine votre femme est revenue de la campagne ? 100

FLORIDOR

Oui, ma chère enfant, la voilà.

LISE

Ah ! Ma cousine, que j'attendais votre retour avec impatience !

MADAME FLORIDOR

Mademoiselle...

LISE

Votre mari vous aura raconté tous mes malheurs toutes mes fautes ; accusez-moi, plaignez-moi. Quoique mon père en ait agi bien durement avec moi, je suis loin de lui en vouloir ; je n'en veux qu'à moi-même, d'avoir été assez faible pour quitter sa maison, de concert avec Au- 105

guste ; mais, en vérité, je n'ai pas pu faire autrement. C'est une fatalité qui m'a entraînée : heureusement, Auguste et moi ne pouvions tomber en de meilleures mains. Votre cher mari a été si indulgent pour nous ! Il nous a promis que vous la seriez aussi. Ah ! Je vous en prie, ma chère cousine, qu'il ait dit la vérité ! Car, voyez-vous, si vous ne daignez m'accorder votre appui, je suis bien malheureuse : nous n'avons plus que vous deux pour ressource, pour amis, pour parents.

MADAME FLORIDOR

Il est sûr, mademoiselle, que jusqu'à un certain point... Je ne saurais blâmer mon mari Elle a vraiment un son de voix qui touche... Cependant, je prendrai la liberté de vous dire... Aidez-moi donc, Monsieur Floridor, à lui parler sévèrement.

FLORIDOR

Eh ! Mais, c'est toi qui t'es chargée d'être sévère.

MADAME FLORIDOR

J'entends bien ; mais, dès le premier abord, je ne peux pas lui dire des duretés.

LISE

Qu'avez-vous donc vous semblez vous consulter ensemble.

FLORIDOR

C'est qu'au moment où tu es entrée, petite cousine, ma femme me faisait certaines observations, dont le résultat....

LISE

Eh bien le résultat ? ...

FLORIDOR

Est, qu'il faut vous renvoyer sans délai, Auguste et toi à vos parents.

LISE

Ah ! Mon dieu !

FLORIDOR

Ce n'est pas mon avis, au moins, mais c'est celui de ma femme.

LISE

Serait-il vrai, ma cousine ?

MADAME FLORIDOR

Eh ! Mais.... Oui sans doute il faudra bien finir par-là ; mais il n'est pas
question de partir sur-le-champ. 130

FLORIDOR

C'est que, vois-tu bien, Lise, ma femme tient beaucoup à la réputation ;
et recevoir deux fugitifs comme vous...

LISE

Oui, je le sens, cela peut vous compromettre.... Allons, il faut donc se ré-
signer. 135

MADAME FLORIDOR

Ce n'est pas que si l'on avait quelque espérance de faire entendre raison
à Monsieur de Florangeac et à Monsieur de Morinville.... Mais, le
moyen ! Deux entêtés ! Deux orgueilleux ! Quand je pense à tous les
mauvais tours qu'ils ont joués à mon pauvre Floridor...

FLORIDOR

Il n'est pas question de moi, ma femme ; je ne fais plus d'étourderies de jeunesse ; il s'agit de ces deux enfants. Je vais donc retenir une place à la diligence pour Lise quant à Monsieur Auguste, il marche bien. 140

MADAME FLORIDOR

Mais, un moment, Monsieur Floridor ; vous êtes d'une vivacité....

FLORIDOR

Eh bien ! Madame Floridor, quand je vous disais que vous ne pouviez pas être méchante Allons, embrasse ta petite cousine. 145

MADAME FLORIDOR

De tout mon coeur.

MADAME FLORIDOR

Ah ! Voilà Monsieur Auguste ; il vient bien à propos.

SCÈNE III

Floridor, Auguste, Madame Floridor, Lise.

FLORIDOR

Entrez, entrez, jeune homme ; voulez-vous bien permettre que je vous présente à ma femme ? 150

AUGUSTE

Ah ! Madame, je viens d'apprendre par la maîtresse de l'auberge où mon cousin m'a logé, que vous étiez arrivée : elle m'a dit une chose à la-

quelle je devais m'attendre, que vous étiez fâchée que votre mari nous eût aussi bien reçus. Vous avez raison, madame ; des enfants qui fuient de chez leurs parents, ne méritent aucune pitié ; mais, de grâce, ne confondez pas Lise avec moi ; c'est moi seul qui suis coupable ; c'est moi qui l'ai décidée à venir nous réfugier chez vous, dans un moment où j'avais vraiment perdu la tête. Ainsi, madame, n'accablez que moi seul, et épargnez ma cousine. Vous êtes si bonne, m'a-t-on dit ; il ne faut pas traiter avec trop de rigueur une parente, dont le seul crime est d'avoir pour moi plus d'amour que je n'en mérite.

155

160

MADAME FLORIDOR

Que vous n'en méritez, mon cher cousin ? Mais quand on s'exprime avec autant de désintéressement, de générosité... Il n'est pas mal ce jeune homme.

LISE

N'est-ce pas ?

165

FLORIDOR

Allons, nigaud, salue ta cousine, embrasse-la et parlons d'affaires.

MADAME FLORIDOR

Oui, mon cher cousin, tout est pardonné.

FLORIDOR *(il passe entre Auguste et sa femme)*

Enfin, voilà un jeune homme coupable d'un rapt.

AUGUSTE

D'un rapt, mon cousin ?

FOLRIDOR

Donnez à ce petit accident-là, tel nom que vous voudrez : il s'agit, pour¹⁷⁰ me servir des termes du métier de ton père l'avocat, de civiliser l'affaire.

LISE

Impossible, mon cher cousin : si vous saviez, détestent autant que nous nous aimons.

AUGUSTE

J'avais pensé à un moyen qui serait sûr.

FLORIDOR

Et lequel ? Voyons, petit cousin.

175

AUGUSTE

Il faut commencer par me marier à Lise.

FLORIDOR

Sans le consentement de ton père, du sien ? Mariage nul.

AUGUSTE

Ils finiront par l'approuver. En attendant, j'ai de la mémoire, de l'organe, de la jeunesse ; je me fais comédien, comme vous ; je n'ai besoin de personne. Comme vous, je fais fortune, et nos parents nous par-¹⁸⁰ donneront, comme ils vous ont pardonné.

MADAME FLORIDOR

Il a raison ; c'est ce qu'il y a de mieux à faire.

FLORIDOR

Mon cher Auguste, me préserve le ciel de déprécier une profession dans laquelle j'ai vécu trente ans avec honneur. La comédie est un art qui tient fort bien sa place après les autres ; mais comme dans tous les arts, ¹⁸⁵ il faut y être poussé, pour ainsi dire, par une force irrésistible. Toi, tu veux te faire comédien par désespoir d'amour ? Sottise, abus. Il faut que tu épouses ta cousine, et que tu sois avocat comme ton père. Il ne s'agit donc que d'obtenir son agrément.

MADAME FLORIDOR

Oui mais, comment y parvenir ?

190

FLORIDOR

Croyez-vous donc que je n'y aie pas songé ? Voilà dix jours que ces chers enfants sont chez moi ; en voilà neuf que j'ai écrit à leurs parents.

LISE

Vous avez écrit à mon père ?

FLORIDOR

Ils savent que c'est chez moi que vous vous êtes réfugiés.

AUGUSTE

Ils le savent !

195

FLORIDOR

J'attends leur réponse, aujourd'hui même.

LISE

Aujourd'hui ?

FLORIDOR

Et je suis prêt à les recevoir.

AUGUSTE

Comment ! À les recevoir ?

FLORIDOR

Oui, d'après les lettres qui leur sont parvenues, je crois bien qu'ils se se-
ront mis en route tous les deux. ²⁰⁰

LISE

Oh ! Ciel ! Comment nous présenter devant eux ?

FLORIDOR

Oh ! J'ai bien présumé que vous seriez un peu embarrassés ; mais je ne
le serai pas, moi ; j'essuierai le premier choc, et vous ne paraîtrez que
quand il en sera temps. ²⁰⁵

SCÈNE IV

Auguste, Floridor, Pascal, Madame Floridor, Lise.

PASCAL (*remettant deux lettres cachetées en noir à Floridor*)

Monsieur, voilà des lettres que le facteur m'a dit de vous remettre ;
mais, c'est singulier ; elles sont à l'adresse de Monsieur Dorval, homme
de loi, à Senlis. Ils disent que vous avez été dire vous-même à la poste,

qu'on vous envoyât toutes les lettres, en cachet noir qui seraient à cette
adresse-là. 210

FLORIDOR

Oui, elles sont pour moi ; laisse-nous.

SCÈNE V

Les mêmes, hors Pascal.

FLORIDOR

Justement, c'est ce que j'attendais.

MADAME FLORIDOR

Qu'est-ce que cela signifie ? Monsieur Dorval, homme de loi ? 215

FLORIDOR

C'est un nom de comédie que je me suis donné.

MADAME FLORIDOR

Un nom de comédie ?

FLORIDOR

Écoutez-moi : vous avez de très grands torts envers vos parents ; mais il faut bien excuser les folies de jeunesse, quand elles n'annoncent pas un mauvais coeur. Tu as dix-huit ans ; Lise en a seize, et je me souviens qu'à votre âge, le diable m'emporte, si je savais ce que je faisais ; eux-mêmes ont bien quelque chose à se reprocher à votre égard. Quant à moi, je leur garde une vieille rancune ; je prétends nous venger tous réciproquement les uns des autres, en faisant votre bonheur. Tenez, tenez, 220

lisez chacun cette lettre, à Monsieur Dorval, homme de loi. Voilà celle
de ton père, et voilà celle du tien. 225

AUGUSTE (*lisant*)

« Monsieur, j'étais à l'audience, et je plaçais contre un père qui veut
marier sa fille malgré elle, lorsqu'avec une surprise inexprimable j'ai ap-
pris les deux nouvelles foudroyantes que vous m'annoncez par votre
lettre du 9 du courant. Il est donc vrai que mon libertin de fils avait été
demander un asile à son cousin le comédien, et qu'il est arrivé précisé- 230
ment pour assister aux derniers moments de ce parent estimable, que je
regretterai toute ma vie. »

MADAME FLORIDOR

Qu'il regrettera toute sa vie !

FLORIDOR

À ton tour, Lise. 235

LISE (*lisant*)

« Monsieur, je revenais de sauver un riche propriétaire de nos environs
d'une maladie incurable, lorsque j'ai appris en même temps l'évasion de
ma fille, sa retraite chez son cousin le comédien, et la mort de ce respec-
table parent. »

MADAME FLORIDOR

Que veut dire ceci, s'il vous plaît ? 240

FLORIDOR

Cela veut dire que je suis mort. Continuez.

AUGUSTE (*lisant*)

« Je me félicite que mon cousin ait choisi pour son exécuteur testamentaire, un aussi galant homme que vous paraissez l'être. Comme nous sommes en vacances, je pars en même temps que ma lettre, pour assister à l'ouverture du testament, morigéner et ramener mon fugitif, et présenter mes hommages et l'expression de mes regrets à la veuve Floridor, ma cousine laquelle je brûle de faire connaissance. » 245

LISE (*lisant*)

« Comme il n'y a pas beaucoup de maladies cet automne, j'arriverai aussitôt que ma lettre. Je regrette de n'avoir pas été appelé pour la maladie de mon cousin ; j'ai assez de confiance dans mes faibles talents en médecine, pour croire que je l'aurais sauvé. » 250

FLORIDOR

C'est bien d'un médecin.

AUGUSTE (*lisant*)

« Si la succession entraîne quelque procès, suivant l'usage, nous nous entendrons tous les deux en bons confrères, pour les terminer, ou plaider à outrance, s'il y a lieu » 255

MADAME FLORIDOR

C'est bien d'un avocat.

FLORIDOR

Comme ils connaissent tous les deux mon écriture j'ai fait écrire mes lettres par le clerc du juge de paix j'ai signé hardiment Dorval, homme de loi ; j'ai donné le mot aux voisins, à la poste. Il y a trente ans qu'ils ne m'ont vu ; ils ne me reconnaîtront pas, et je les attends. Je leur ai 260

marqué que la veuve Floridor avait provisoirement placé Lise dans une honnête pension de demoiselles ; que j'avais envoyé Auguste à deux lieues chez un ami ; que la veuve s'était retirée pour quelque temps chez une voisine. Ainsi, vous pouvez vous renfermer tous les trois dans l'appartement de ma femme, et me laisser seul avec eux pour le petit projet que je médite. 265

MADAME FLORIDOR

Oh ! Non pas, j'en veux être ; je ne suis pas fâchée de profiter de l'occasion ; j'ai de bonnes vérités à leur dire. Il y a dix ans que je n'ai joué la comédie, mais je retrouverai tout mon talent pour me bien moquer d'eux. 270

AUGUSTE

Pour vous bien moquer d'eux ? Mais c'est ce que Lise et moi ne devons pas souffrir .

FLORIDOR

Cela ne vous regarde pas, c'est mon affaire : vous leur devez respect et soumission ; mais moi qui ne suis que leur cousin... me venger d'eux, c'est justice. C'est mon état, d'ailleurs qu'ils ont attaqué ; c'est mon état que je veux venger. Leurs utiles professions ne seront ni moins hono- 275
rables, ni moins honorées, parce que je me serai un peu égayé, aux dépens de quelques individus qui les exercent.

AUGUSTE

Mais, enfin, mon cousin, expliquez -nous donc...

LISE

Je brûle de savoir... 280

MADAME FLORIDOR

Pour que je puisse jouer un rôle dans la pièce, il faut me mettre au fait.

FLORIDOR

C'est juste ; nous n'avons pas de temps à perdre ; ils peuvent arriver d'un instant à l'autre. Vous saurez donc ...

SCÈNE VI

Les mêmes, Pascal.

PASCAL *(de loin)*

Monsieur, voilà une de ces dames qui jouent la comédie, qui demande à vous voir ; Mademoiselle Beaupré, je crois, c'est son nom. ²⁸⁵

FLORIDOR

Ah ! Diable ! Elle vient mal-à-propos.

MADAME FLORIDOR

Il faut bien vite nous en délivrer.

SCENE VII

Auguste, Floridor, Mademoiselle Beaupré, Madame Floridor, Lise.

MADemoiselle BEAUPRÉ

En bonjour, mon cher camarade ; bonjour, ma bonne Floridor; votre servante, petit cousin. Eh bien ! Que faites-vous donc là ? Nous vous attendons pour la répétition ; Dom Japhet d Arménie, que nous montons ²⁹⁰

avec tous ses agréments, la cavalcade, le combat du taureau, Vous avez joué le rôle ; ce pauvre Roqueville n'y entend rien ; et puis son accent ! Il faut que vous l'aidiez, que vous l'encouragiez. C'est là qu'il y a une foule de traditions. Allons, venez, partons.

295

FLORIDOR

Impossible ce matin, j'ai des affaires.

MADemoiselle Beaupré

Oh ! Il n'y a pas d'affaires qui tiennent. Comment ? Lorsque nous avons le bonheur de posséder dans la ville que nous tenons, un ancien comédien qui a joué à Paris et chez l'étranger, qui a gagné vingt mille livres de rente, nous ne profiterions pas de l'occasion pour nous former, pour nous instruire ?... M'avez-vous vue hier dans Nicole du Bourgeois Gentilhomme ? N'est-ce pas que j'étais bien mise, et que j'ai ri de bon coeur ? Ma foi, nous n'aurons pas à nous plaindre de la foire : la salle était pleine. Oh ! Le charmant état que le nôtre ; on y rit de tout, même de la détresse, quand il y en a : jugez comme on s'amuse, quand les affaires vont bien. On parle des tracasseries des comédiens ; est-ce qu'on n'en voit pas dans tous les états ? Est-ce que le marchand ne cherche pas à décrier son voisin ? Est-ce que les médecins ne courent pas les malades, les procureurs les procès, et les musiciens les poèmes d'Opéra ? On nous reproche notre amour-propre ; qui est-ce qui n'en a pas ? Quand un perruquier se dit artiste, un huissier jurisconsulte et tel barbouilleur de papier, homme de lettres ?

300

305

310

FLORIDOR

C'est parfaitement bien raisonné ; mais pardon, je suis occupé ...

MADemoiselle Beaupré

Ah ! Mon dieu ! Que je suis indiscrete ! Je vous ai dérangé ; vous étiez
en famille. Ah ça ! Je dirai donc à nos camarades que vous ne pouvez
pas venir aujourd'hui, mais que demain sans faute ils vous verront;
n'est-ce pas ? 315

FLORIDOR

Oh ! Je vous le promets.

MADemoiselle Beaupré

Allons, je m'en vais, je vous laisse ; personne n'aime moins que moi à
être importune. À propos, vous savez la nouvelle ? Floridor nous quitte, 320
il a un engagement pour Lyon ; je crois qu'il fait une sottise ; il n'a pas
assez de moyens pour jouer la tragédie, et il était si bien dans les petits-
maîtres ! Il veut vous acheter un habit.

FLORIDOR

Eh ! Mon dieu, je ne le vendrai pas, je le prierai de l'accepter ; mais par-
don encore une fois. 325

MADemoiselle Beaupré

C'est juste, je pars. Embrassez-moi, ma bonne Floridor ; comme c'est ai-
mable à vous de vouloir bien jouer dans ma représentation. C'est conve-
nu, vous vous habillerez dans ma loge : vous verrez comme je l'ai faite
arranger ; elle est charmante. C'est une petite galanterie que je vous ai
ménagée. Eh bien ! Vous avez été bien surprise, en arrivant de la cam- 330
pagne, de voir chez vous le petit cousin et la petite cousine : ils sont
bien intéressants, n'est-ce pas ? Quand les mariez-vous, Monsieur Flori-
dor ? Oh ! Nous voulons être de la noce ; enfin vous êtes leur père.

FLORIDOR

Et c'est précisément pour avancer leur mariage, qu'il faut que je cause
avec eux et avec ma femme. 335

MADemoiselle BEAUPRÉ

Adieu, adieu ; je ne dis plus qu'un mot. J'ai reçu une lettre de Paris ; on
a donne une pièce nouvelle qui a le plus grand succès ; il y a un rôle de
soubrette magnifique, mais celui de l'amoureuse ne signifie rien : il fau-
dra que vous vous serviez de votre influence, pour décider Mademoi- 340
selle Monval à le jouer ; vous me le promettez, n'est-ce pas ? Je me
sauve.... Ah ! J'oubliais : trois débuts très brillants, un drame tombé, un
mélodrame aux nues ; c'est une rage ; mais ils auront beau faire, ils ne
tueront pas la comédie.

SCÈNE VIII

Les memes, Pascal.

345

PASCAL

Monsieur, voilà un monsieur en deuil, qui arrive par la diligence ; il de-
mande votre maison et Monsieur Dorval, homme de loi.

FOLRIDOR

Ah ! Mon dieu ! En voilà déjà un. Un moment ; toi, Pascal, reste ici pour
les recevoir. Vous autres, allez m'attendre avec ma femme dans son ap-
partement. 350

(Elle sort avec Auguste et Lise.)

MADAME FLORIDOR

Venez, mes enfants.

FLORIDOR

Vous, Mademoiselle Beaupré, vous sortirez par la petite porte dérobée.
Ah ! Ne m'avez-vous pas dit qu'il vous manquait deux sujets ? J'ai peut-être votre affaire ; revenez après la répétition.

(Elle sort.)

MADemoisELLE BEAUPRÉ

Ah ! Je n'y manquerai pas : deux sujets présentés par vous, ils ne
peuvent pas être sans talent, sans répertoire, sans garde-robe... Je vais
l'annoncer à tous nos camarades. Oh ! Quelle reconnaissance ! Ils seront
enchantés, ravis : c'est charmant ! C'est adorable ! C'est délicieux !

(Il sort.)

FLORIDOR *(à Pascal)*

Oui monsieur, non monsieur... Voilà tout ce que tu dois répondre à ce
monsieur, ainsi qu'à son frère, qui ne peut tarder ; et des sanglots, des
sopirs : pleure, ou mets ton mouchoir sur tes yeux, si tu n'en peux ve-
nir à bout ce n'est pas bien difficile, je compte sur toi et je te laisse.

SCÈNE IX

PASCAL *(seul)*

Des sanglots, des soupirs, pleurer, tirer son mouchoir. Allons, il prépare
encore quelque drôlerie, c'est sûr. Chut ! Voilà notre homme ; faisons ce
qu'il nous a dit.

SCÈNE X

Pascal, Morinville.

MORINVILLE

C'est ici que demeure Madame Floridor, mon ami ?

PASCAL *(pleurant)*

Oui, Monsieur... Ah !...

MORINVILLE

Voudriez-vous aller lui annoncer que c'est son cousin Dumont de Morinville, avocat à Brive la Gaillarde, qui demande à la voir. Elle est absente, je le sais, mais la maison où elle s'est retirée après le funeste événement, ne doit pas être loin d'ici. 370

(Haut.)

PASCAL *(à part)*

Qu'est-ce qu'il dit donc ?... Qui, Monsieur, ah !...

MORINVILLE

Un moment, mon ami, vos larmes font honneur à votre âme et prouvent l'attachement que vous aviez pour votre maître... Je suis pénétré comme vous ; mais enfin nous sommes tous mortels... et en bonne foi la vie est sujette à tant de traverses... quand on a le malheur d'être père de famille, comme moi... D'ailleurs, mon cousin Floridor était déjà d'un certain âge..... Monsieur Dorval, homme de loi, demeure-t-il loin d'ici ? 375

(À part.)

PASCAL

Monsieur Dorval ? Non, monsieur. Qu'est-ce que c'est donc ? On dirait
qu'il fait semblant de pleurer comme moi. 380

MORINVILLE

Faites-moi le plaisir de l'avertir aussi de mon arrivée. Vous me permet-
tez d'attendre ici.

PASCAL

Oui, monsieur... ah !

MORINVILLE

Allons, allons, mon ami, un peu de courage, un peu de philosophie ; il
en faut. Moi, qui vous parle, j'en ai besoin plus qu'un autre. 385

PASCAL

Ah ! Monsieur.

MORINVILLE

C'est bon, allez, allez, mon ami.

SCÈNE XI

MORINVILLE (*seul*)

Ce pauvre garçon m'a vraiment attendri... Un bel appartement, un très
bel appartement ! De beaux meubles, de très beaux meubles ! Il n'y a
pas d'enfants mais il y a un frère ; le mien, qui me traite d'homme pro-
cessif, est capable de faire du chagrin à cette pauvre veuve. Je la défen- 390

drai, c'est mon devoir. Je suis l'aîné, j'entends les affaires et je le verrai venir. Je ne demanderai pas mieux que de lui rendre mon amitié, c'est mon frère ; comment oublier tous les sujets de plainte... et sa fille qui semble se joindre à lui, qui tourne la tête à mon étourdi, et lui fait faire une démarche... Oh ! Je ne consentirai jamais à ce mariage . Il y aura du scandale ; eh bien, tant pis pour ma nièce et pour son père... Ce Monsieur Dorval, l'homme de loi, paraît un galant homme ; c'est lui qui nous a réconciliés avec le cousin ; et puisqu'on nous appelle pour le testament, il faut bien que nous y soyons pour quelque chose.

SCÈNE XII

Morinville, Florangeac.

FLORANGEAC *(du dehors)*

Je vous dis qu'il faut la faire saigner sur-le-champ.

MORINVILLE

N'est-ce pas la voix de mon frère que j'entends ?

FLORANGEAC *(entrant)*

Mais quel bonheur qu'un médecin se soit trouvé là tout à propos. Il semble que cette bonne femme ait attendu exprès, pour tomber en paralysie, que je descendisse de mon cheval.

MORINVILLE

Ah ! Vous voilà, mon frère ?

FLORANGEAC

C'est vous mon frère ?

MORINVILLE

Enchanté de vous voir.

410

FLORANGEAC

Ravi de vous rencontrer.

MORINVILLE

Vous venez pour le testament du cousin ?

FLORANGEAC

Soyez franc ; c'est ce motif qui vous amène. Moi je viens consoler une veuve respectable.

MORINVILLE

J'ai le même but, mon frère ; mais je viens aussi pour emmener mon libertin de fils. 415

FLORANGEAC

Un joli garçon que votre fils ! Enlever sa cousine !

MORINVILLE

Laissons cela, mon frère. Grâce à la prudence de Monsieur Dorval, et de la veuve, notre cousine, nos enfants ont été séparés dès leur arrivée. Nous terminerons avec eux quand nous aurons pris connaissance du testament. Ce pauvre cousin, Floridor ! Après toute la rancune qu'il nous a conservée pendant sa vie, c'est bien aimable à lui d'avoir songé à nous. 420

FLORANGEAC

Certainement. C'est bien ce qui prouve combien on a eu tort, dans le temps, de le persécuter, de le tourmenter.

425

MORINVILLE

Qu'est-ce que vous dites donc ? Oserez-vous soutenir que ce n'est pas vous qui avez été le moteur, l'instigateur de tous les chagrins qu'on lui a causés ?

FLORANGEAC

Moi c'est vous plutôt. N'êtes vous pas l'aîné, le chef de la famille ? N'est-ce pas vous qui, par vos belles phrases, montiez la tête à tout le monde ?

430

MORINVILLE

Dites donc que, comme chef de famille, car je le suis en effet, j'étais obligé de me montrer, de paraître ; tandis que les autres employaient des menées sourdes, des petites manoeuvres. Mais je gémissais tout bas de ce qu'on me faisait faire. Moi, moi ? Grand dieu ! Blâmer mon cousin Floridor de jouer la comédie ! Moi, qui ai une passion de comédie ; moi, qui ai fait la moitié d'un premier acte car, dieu merci avocats sont des gens de lettres.

435

FLORANGEAC

Je me flatte que les médecins sont autant littérateurs que les avocats.

MORINVILLE

Et moi, je me flatte que le cousin Floridor aura toujours su me distinguer du reste de la famille.

440

FLORANGEAC

C'est ce que nous ne tarderons pas à savoir. J'entends quelqu'un ; c'est probablement Monsieur Dorval, l'homme de loi.

SCÈNE XIII

Morinville, Floridor, Florangeac.

FLORIDOR

Messieurs, j'ai bien l'honneur... Vous êtes, sans doute, les deux cousins
de mon malheureux ami. 445

MORINVILLE

Vous voyez en moi Dumont de Morinville, l'avocat...

FLORANGEAC

Et Dumont de Florangeac, le médecin, qui a l'honneur de vous saluer.

FLORIDOR

Moi, messieurs, je suis Dorval, l'homme de loi, exécuteur testamentaire.
J'ai reçu ce matin même, les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur
de m'écrire. 450

FLORANGEAC

Elles ne vous ont exprimé que faiblement la funeste et terrible impression que l'affreuse nouvelle... Ah ! Monsieur, voilà de ces choses...
quand on songe... quoique accoutumé par état...

FLORIDOR

Oui, vous êtes médecin.

455

FLORANGEAC

Je ne saurais vous peindre... Parlez donc, mon frère, vous dont l'état est de parler.

MORINVILLE

S'il est facile pour un homme, exercé à parler, de trouver quelque éloquence, peut-être, dans les discussions qu'il est de son ministère de discuter, combien il est pénible et douloureux de se trouver dans une position.... où par le concours des circonstances... il faut ... Ah ! C'est un événement bien malheureux.

460

FLORANGEAC

Il est certain, monsieur, que si ... Qu'elle était donc la maladie de mon cher cousin ?

FLORIDOR

Sa maladie ?... Ma foi, je n'en sais rien... Les médecins n'en savaient pas plus que moi ; ils l'ont fait saigner.

465

FLORANGEAC

Saigner dans une maladie inconnue ! Pauvre cousin ! Il a été bien maltraité.

FLORIDOR

La douleur sincère que vous cause la perte de votre parent, m'est suffisamment prouvée par vos lettres et par vos discours. En attendant Madame Floridor, permettez-moi de vous parler de vos enfants... 470

FLORANGEAC

Vous avez très prudemment agi à leur égard, Monsieur.

FLORIDOR

Il paraît que vous êtes absolument décidés à ne pas les unir.

FLORANGEAC

Monsieur, pour ma part, je ne dis pas... mais certainement je ne me compromettrai jamais jusqu'à faire une démarche... 475

MORINVILLE

Finissons les affaires de la succession, Monsieur Dorval ; nous pourrons nous occuper ensuite du sort de nos enfants.

FLORIDOR

Elles ne seront pas longues. Je me suis fait délivrer une expédition du testament. Justement voici madame Floridor.

SCÈNE XIV

Morinville, Madame Floridor en grand deuil, Floridor, Florangeac.

480

FLORIDOR

Entrez, mon intéressante amie ; ce sont vos deux cousins, Monsieur de Morinville, Monsieur de Florangeac.

MADAME FLORIDOR

Messieurs...

FLORANGEAC

Il eût été bien plus doux pour nous, Madame, de faire une connaissance aussi chère que la vôtre, dans tout autre moment.

485

MORINVILLE

Au milieu du chagrin bien réel que nous cause la perte de notre parent, c'est une grande consolation pour nous, que de penser qu'il n'a pas emporté au tombeau le ressentiment trop juste, peut-être, qu'il nous a si longtemps conservé.

FLORANGEAC

Et nous aimons à croire, qu'aussi indulgente que lui, vous daignerez ac-
corder votre amitié à des parents, qui

490

MADAME FLORIDOR

Je vous demande pardon, messieurs ; mais vous auriez tort de vous en flatter. Monsieur Floridor vous en a voulu toute sa vie ; au moment de mourir, il a fait le sacrifice de sa colère : quand j'en serai-là, peut-être

ferai-je le sacrifice de la mienne ; mais jusqu'à ce moment n'y comptez pas. 495

MORINVILLE

Mais, madame, il me semble...

FLORANGEAC

Que dans une circonstance aussi triste...

MADAME FLORIDOR

Oui, Messieurs, je suis triste, fort triste ; mais le chagrin chez moi ne fait que donner plus de force à l'humeur. 500

MORINVILLE

Vous, qui aimiez tant votre mari !

MADAME FLORIDOR

Oui ; messieurs, je l'aimais, je l'aime encore, je l'aimerai toujours ; et c'est précisément en vertu de cet amour que j'en veux beaucoup à ceux à qui il a dû les seuls chagrins qu'il ait éprouvés pendant sa vie.

FLORANGEAC

Madame, ce n'est pas moi. 505

MADAME FLORIDOR

Je voudrais bien savoir, Messieurs, quelles bonnes raisons vous pourriez apporter pour soutenir ce vieux préjugé qui flétrissait l'état de comédien ?

MORINVILLE

Je conviens avec vous Madame...

MADAME FLORIDOR

Moi, je conviens avec vous, monsieur, qu'il offre à la société plus d'agrément que d'utilité. Mais est-il le seul ? C'est le sort des arts ; ins-
truire un peu, amuser beaucoup, c'est quelque chose. 510

FLORANGEAC

Oh ! Certainement, Madame

MADAME FLORIDOR

Or, parce que telle profession est moins utile que telle ou telle autre, ce-
lui qui l'exerce en est-il moins honnête homme ? 515

MORINVILLE

Non, sans doute.

MADAME FLORIDOR

Moins utile dans ses succès, n'est-il pas moins nuisible dans ses er-
reurs ? Et l'acteur qui joue mal, ne fait-il pas moins de tort aux gens,
que le médecin qui se trompe, ou l'avocat qui bavarde ?

MORINVILLE

Il est certain, Madame... 520

MADAME FLORIDOR

Si la réflexion vous avait rendu raisonnables encore ! Mais non je vois que vous êtes aussi insensés qu'autrefois ; et la manière dont vous vous conduisez avec des enfants que vous forcez à s'enfuir de chez vous...

MORINVILLE

Oh ! Madame, pour cette affaire...

(Floridor et sa femme font approcher des fauteuils.)

MADAME FLORIDOR

Vous avez raison ; cela ne me regarde pas ; je ne m'en mêle point j'étais⁵²⁵ seulement bien aise de soulager mon coeur... J'en avais besoin ; je suis si désolée... Ah Monsieur Dorval vous étiez l'ami de ce cher Floridor... Mes larmes... m'empêchent de poursuivre. Vous vous êtes hâtés de venir, Messieurs, pour prendre connaissance du testament. Monsieur Dorval va vous en faire lecture.

530

FLORANGEAC *(bas à son frère)*

Mon frère ?

MORINVILLE *(de même)*

Eh ! Bien mon frère.

FLORANGEAC *(de même)*

Cette femme-là ne nous aime pas beaucoup.

(Haut.)

MORINVILLE *(de même)*

Nous l'apaiserons. Écoutons le testament.

FLORIDOR

Avant de procéder à la lecture, je crois devoir vous rappeler le caractère⁵³⁵
du testateur ; il était vindicatif.

FLORANGEAC

Eh ! Quoi, ce testament serait-il un monument de vengeance ?

MORINVILLE

De ceux que nous autres gens de métier, nommons ab irato.

FLORIDOR

Pas tout-à-fait ; mais il se pourrait que vous le trouviez un peu bi-
zarre. Monsieur de Morinville vous qui êtes fort instruit dans la pra-
tique connaissez-vous votre théâtre ?⁵⁴⁰

MORINVILLE

Mais un peu, je m'en flatte.

FLORIDOR

Connaissez-vous une comédie intitulée : Les trois jumeaux Vénitiens.

MORINVILLE

Les trois jumeaux Vénitiens ? Je l'ai vue autrefois.

MADAME FLORIDOR

Ah ! Comme mon pauvre Floridor jouait arlequin dans cette pièce-là.

545

FLORANGEAC

Arlequin !

MORINVILLE

Mon cousin, l'arlequin !

MADAME FLORIDOR

Oui, Messieurs, il y rappelait Carlin.

MORINVILLE

Mais qu'ont de commun, je vous prie, ces trois jumeaux Vénitiens ?

FLORIDOR

C'est qu'il est question dans cette pièce d'un testament, et d'une petite condition imposée par le testateur à ses légataires.

550

MORINVILLE

Une condition ! laquelle ?

FLORIDOR

De porter toute leur vie un habit vert galonné en or.

MORINVILLE

Le vert galonné en or ne convient guère à un avocat.

FLORANGEAC

Ni à un médecin.

555

MORINVILLE

Cependant, on peut se résoudre....

FLORANGEAC

Pour prouver jusqu'à quel point le souvenir de notre parent nous est cher....

MORINVILLE

Et s'il était possible que cette condescendance de notre part nous réconciliât avec notre chère cousine.

560

(Lisant.)

FLORIDOR

La condition de l'habit vert n'est pas tout à fait la même que celle du présent testament, mais elle en approche. Voici les deux articles qui vous concernent : « Item, je donne et lègue à mon cousin Augustin Dumont de Morinville, l'avocat, en considération des liens du sang qui nous joignent, de l'amitié que j'eus autrefois pour lui et que je retrouve en cet instant... Une somme de trente mille livres qui sera prélevée sur le plus clair de ta succession, pour lui être comptée sur sa simple quittance. »

565

MORINVILLE

Ce pauvre cousin ! Moi je ne peux pas entendre la lecture d'un testament, sens me sentir ému, pénétré.

570

FLORIDOR *(continuant)*

« Mais, comme ledit Dumont de Morinville m’a longtemps persécuté dans ma jeunesse, pour m’empêcher de prendre l’état de comédien auquel je dois ma fortune, et par conséquent le moyen de prouver au dit Morinville combien il m’est cher, j’entends et je prétends que par forme d’expiation envers l’état de comédien...

575

MORINVILLE

Eh bien !

FLORIDOR *(continuant)*

« Le présent legs ne lui soit délivré, que lorsqu’il aura été à pied, en plein jour, signer la quittance chez le notaire, en habit de Crispin ».

MORINVILLE

De Crispin ?

FLORIDOR

Avec l’épée, les gants, la fraise, la coiffe et la ceinture.

580

FLORANGEAC

Ah ! Mon dieu !

MORINVILLE

Qu’es-ce que c’est que cette plaisanterie-là, Monsieur ?

MADAME FLORIDOR

Hélas ! Monsieur de Morinville, nous ne sommes guère en humeur de plaisanter.

FLORANGEAC

Mon frère en Crispin !

585

FLORIDOR

Passons à l'article de Monsieur Florangeac.

FLORANGEAC

À mon article.

FLORIDOR *(lisant)*

« Item, pour les mêmes causes et motifs que ci-dessus, je donne et lègue à mon cousin Jean-Chrysostome Dumont de Florangeac, le médecin, une pareille somme de trente mille livres. »

590

FLORANGEAC

Jusqu'ici c'est charmant.

FLORIDOR *(continuant)*

« Lui imposant, pour condition, d'aller chercher ledit legs à pied, en plein jour, dans mon costume complet d'Osmin des Trois Sultanes. »

FLORANGEAC

Qu'est-ce que c'est que l'habit d'Osmin.

MADAME FLORIDOR

Hélas ! Osmin était le chef des eunuques du grand Soliman.

595

FLORANGEAC

Du chef des eunuques ?

MORINVILLE

Habit turc, mon frère.

FOLRIDOR

Voilà, messieurs, tout ce qui vous concerne dans le testament.

MORINVILLE

Vous entendez bien, Monsieur, qu'il nous est impossible... Ou c'est une vérité, ou c'est une plaisanterie... Si c'est une plaisanterie, elle, est fort ⁶⁰⁰ indécente, fort déplacée ; si c'est une vérité ... trente mille francs Un habit de Crispin...

FLORANGEAC

Un habit turc... Non monsieur... Jamais Cependant.... c'est une tyrannie, c'est une infamie.

MORINVILLE

Clause illusoire, dérisoire, abusive, inadmissible, et nous ferons casser le ⁶⁰⁵ testatement.

FLORIDOR

Faites le casser, et vous n'êtes alors ni légataires ni héritiers.

MORINVILLE

Comment, Monsieur... C'est vrai...

(Indiquant le cabinet à droite.)

(Indiquant le cabinet à gauche.)

FLORIDOR

Je répugnais à vous communiquer ces deux articles ; mais mon devoir... Je sens qu'il vous est impossible d'exécuter les conditions... Je sais bien⁶¹⁰ qu'on pourrait vous dire qu'un quart d'heure est bientôt passé ; que vous en avez fait passer plus d'un bien cruel à votre cirer cousin ; que vous n'êtes pas fortunés et que trente mille francs pour une petite promenade chez un notaire, ne sont pas à dédaigner. Mais je me garderai de vous faire la moindre observation : seulement, j'ai fait préparer dans ces⁶¹⁵ deux cabinets les deux habits qui vous sont destinés ; là, l'habit de Crispin ; Là, l'habit du chef des eunuques.

MORINVILLE

Comment, Monsieur, vous penseriez ? ...

FLORIDOR

Voyez, messieurs, réfléchissez ; dans un moment, je reviens savoir votre résolution.

620

MORINVILLE

Mais, permettez donc, monsieur, vous qui êtes l'exécuteur testamentaire, ne pourriez vous pas arranger tout cela ?

FLORIDOR

Qu'osez-vous proposer, Monsieur ?

MORINVILLE

Qui le saura ? Tenez, nous sommes forcés de renoncer au legs, si vous persistez, parce que vous entendez bien qu'un avocat, un médecin, ne peuvent pas... se feraient moquer d'eux... Enfin, le cher cousin nous a destiné ces soixante mille francs ; quand nous ne nous déguiserions pas, à qui cela ferait-il tort à personne ; personne ne compte là-dessus. Madame, joignez-vous à nous. 625

MADAME FLORIDOR

Qui ? Moi ! Ah ! Messieurs la lecture des deux articles de ce testament a rouvert toutes mes blessures on y reconnaît si bien le bon coeur de mon pauvre mari ! Ah ! Qu'il est dur de perdre ce qu'on aime ! Qu'une pauvre veuve est à plaindre !... Je ne saurais parler. Venez, Monsieur Dorval ; Messieurs, je suis votre très humble servante. 630

FOLRIDOR

Messieurs, j'ai bien l'honneur... Je ne vous dis pas adieu. 635

SCÈNE XV

Morinville, Florangeac.

MORINVILLE

Mon frère ?

FLORANGEAC

Eh bien ! Mon frère.

MORINVILLE

Nous sommes joués, mon frère.

FLORANGEAC

On se moque de nous, mon frère.

640

MORINVILLE

Même après sa mort, mystifier les gens.

FLORANGEAC

Voilà le premier défunt qui puisse s'amuser aux dépens d'un médecin.

MORINVILLE

Un avocat en Crispin !

FLORANGEAC

Un médecin en Turc !

MORINVILLE

Nous faire faire un voyage de soixante lieues pour cette belle équipée !

645

FLORANGEAC

Si nous étions en carnaval, encore.

MORINVILLE

Ah ! Je ne dis pas.

FLORANGEAC

Trente mille francs... Si l'on était bien sûr ne parvint pas jusqu'à Brive.

MORINVILLE

Ils sont capables de le faire insérer dans les journaux !

FLORANGEAC

Le notaire ne peut pas demeurer bien loin.

650

MORINVILLE

Oui ; mais il a des clercs. La belle figure que nous ferions devant ces jeunes gens.

FLORANGEAC

Allons, allons ; j'emmène ma fille, et je pars.

MORINVILLE

Moi, je me fais indiquer la maison de campagne où l'on a envoyé mon fils ; je vais le chercher moi-même, et je retourne à Brive.

655

FLORANGEAC

Oui, partons.

MORINVILLE

Sur-le-champ.

FLORANGEAC

C'est vous, pourtant mon frère qui nous valez cette humiliation.

MORINVILLE

Allons, encore des reproches ; vous êtes bien intéressé, mon frère ; car, je le vois, vous seriez sur le point de céder et d'endosser l'habit de chef des eunuques. 660

FLORANGEAC

Moi ? Dites plutôt que vous seriez charmé que je vous donnasse l'exemple.

MORINVILLE

Allons, ne vous gênez pas ; votre bel habit turc est dans ce cabinet.

FLORANGEAC

Votre habillement complet de Crispin est dans celui-là. 665

MORINVILLE

Que maudit soit l'auteur de ces trois jumeaux Vénitiens, avec son habit vert galonné d'or.

FLORANGEAC

Oui, sans doute, c'est lui qui a donné à mon cousin l'idée de cette détestable condition.

MORINVILLE

Eh bien ! Qu'attendons-nous encore partons. 670

FLORANGEAC

Oui, sans doute, allons-nous en ; nous n'avons plus rien à faire ici.

MORINVILLE

Eh bien ! Qu'est-ce que vous faites donc ? Vous approchez de ce cabinet ?

FLORANGEAC

Pas du tout, je pars ; mais il n'y a pas de mal à regarder par pure curiosité l'habit... que je ne mettrai pas.

675

MORINVILLE

La curiosité pourrait bien vous porter à l'essayer.

(Il ouvre le cabinet.)

FLORANGEAC

L'essayer ? Non certes... Cependant l'essayer ne serait pas encore me montrer dans les rues. Ah ! Mon dieu, on ne nous a pas trompés. Le voilà sur ne chaise.

MORINVILLE

Fort bien, mon frère, vous voilà presque décidé. Voulez-vous que je vous serve de valet de chambre ?

680

FLORANGEAC

Taisez-vous donc, mon frère : vous imaginez-vous que je sois capable ?... Mais vous-même, vous approchez de ce cabinet.

MORINVILLE

Mon dieu, hon ; je prends ma canne et mon chapeau pour partir.

FLORANGEAC

Et moi, de mon côté ... trente mille francs ... Je ne veux plus regarder...
Ah ! Ah ! C'est-là où se trouve la bibliothèque de mon cousin ; il y a
peut-être des livres de médecine. 685

MORINVILLE

Vous cherchez une prétexte pour entrer.

(Il entre dans le cabinet.)

FLORANGEAC

Il est certain que ces livres... cet habit... ma foi, pendant que mon cheval
blanc se repose. 690

SCENE XVI

MORINVILLE *(seul)*

En bien ! Qu'est-ce que c'est ? Comment ! Le voilà dans le cabinet !
Pauvre frère ! L'argent lui a toujours tenu au coeur. Oh ! Certainement,
à ce prix je ne lui envierai pas... mais je mourrais de dépit qu'il fût plus
riche que moi. Si je voulais un prétexte comme lui ; il y a des livres de
son côté ; et du mien, il y a des gravures ; des gravures superbes, et moi
qui m'y connais ! Entrerai-je ? Ah ! Mon dieu, qu'on a de peines dans la
vie. Il n'y a personne ; entrons ! 695

SCÈNE XVII

Floridor, Mme. FLORIDOR entrant par le fond.

FLORIDOR

Ils sont entrés tous les deux.

MADAME FLORIDOR

Ils mettront les habits, j'en suis sûre.

700

FLORIDOR

Ils les mettent déjà ; je le parierais .

MADAME FLORIDOR

Voyez pourtant où la soif de l'argent nous mène.

FLORIDOR

Plût au ciel encore qu'on n'employât jamais, pour en gagner, des moyens plus coupables ! Tu sens bien que je ne les laisserai pas aller chez le notaire. Mon frère l'armateur et ta soeur la douairière sont, comme nous, riches et sans enfants ; nous pouvons faire un petit sacrifice pour ceux-ci. Je cours préparer le reste de mon projet, et je retourne ensuite au jardin calmer nos jeunes gens, qui sont bien inquiets. Toi, reste ici, pour recevoir les vieillards ; surtout, modère-toi. Pauvres cousins ! Ils sont déjà assez dignes de pitié.

705

710

MADAME FLORIDOR

Oh ! Ils n'en sont pas quittes ; je ne leur ai pas encore dit tout ce que j'avais sur le coeur.

SCÈNE XVIII

Les mêmes, Mademoiselle Beaupré.

MADemoiselle BEAUPRÉ

Eh bien ! Me voilà; j'ai laissé la répétition au second acte ; j'étais si curieuse de voir les débutants que vous nous avez annoncés... Sont-ils arrivés ? Où sont -ils ? Ont-ils un physique avantageux ; un bon ton ? J'ai vu le moment où tous nos camarades allaient venir, pour faire connaissance avec eux. 715

FLORIDOR

Bien sensible à cet empressement, ma chère demoiselle Beaupré ; oui, ils sont arrivés, mais vous allez rire. À peine débarqués, ils se sont enfermés dans ces deux cabinets, pour repasser leurs rôles de début ; et je ne serais pas étonné, que pour mieux se pénétrer de leurs personnages, ils n'aient essayé leurs habits. 720

MADemoiselle BEAUPRÉ

Qu'est-ce que vous dites donc ?

(Il sort.)

FOLRIDOR

Oh ! Ce sont deux vrais amateurs ; ils ont une passion pour leur art... Pardon, je laisse à ma femme le soin de vous les présenter ; j'ai une petite affaire à terminer ; je reviens dans l'instant. 725

SCÈNE XIX

Madame Floridor, Mademoiselle Beaupré.

MADemoiselle BEAUPRÉ

Mais il a perdu la tête, votre cher mari. Mais vous-même, ce costume..

(À part.)

(Elle sort.)

MADAME FLORIDOR

Je vous expliquerai cela dans un autre moment. Mais, daignez
m'excuser ; comme mon mari, j'ai quelques ordres à donner. Entre ca-
marades, on se présente soi-même. Je ne veux point en avoir le démen-
ti ; et en dépit de Monsieur Floridor, je veux leur amener leurs enfants.

730

MADemoiselle BEAUPRÉ

Eh ! Mais écoutez-donc, Madame Floridor, c'est inconcevable ! Me lais-
ser seule ici avec deux inconnus...

735

SCÈNE XX

Mademoiselle Beaupré, Florangeac.

FLORANGEAC *(en Turc)*

Il faut convenir que l'homme est bien faible dans ses résolutions.

MADemoiselle BEAUPRÉ

Eh ! Mais, que vois-je ? Eh ! Vraiment oui ; Monsieur Florine m'avait
pas trompé ; en voilà déjà un en costume.

FLORANGEAC

Dieu sait comme mon frère va se moquer de moi.

740

MADemoiselle Beaupré

Monsieur, j'ai bien l'honneur, de vous souhaiter le bonjour.

FLORANGEAC

Oh ! Ciel, quelqu'un ; où me cacher ?

MADemoiselle Beaupré

Enchantée d'être la première de la troupe à faire connaissance avec un camarade qui est tellement possédé de l'amour de son art, que de prendre son costume avant la représentation.

745

FLORANGEAC

Mais, Madame, permettez...

MADemoiselle Beaupré

Quel est le genre de monsieur ? Est-ce l'opéra, le tragique, le comique ? Y a-t-il jouer Mahomet, Orosmane, Bajazet, le marchand de Smyrne, ou Sander de Zémire et Azor ?

FLORANGEAC

Mais, Madame, je voudrais...

750

SCÈNE XXI

Morinville en Crispin, Madame Beaupré, Florangeac.

MORINVILLE

Je n'ose faire un pas.

MADemoiselle BEAUPRÉ

Oh ! Pour celui-là, on n'a pas besoin de demander son emploi ; c'est mon Crispin. Approchez ; venez présenter vos hommages à votre Li-sette.

755

MORINVILLE

Ah ! Mon dieu, une femme et mon frère en Turc.

FLORANGEAC

Mon frère en Crispin !

MADemoiselle BEAUPRÉ

« Bonjour, Crispin, bonjour » . Allons donc, à vous, puisque je vous donne la réplique. Vous voyez en moi Eulalie de Beaupré, la première soubrette de la troupe, dans laquelle vous allez débiter.

760

FLORANGEAC

Comment ! Dans laquelle nous allons débiter ?

MORINVILLE

Pour qui nous prenez -vous ?

MADemoiselle Beaupré

Pour les deux comédiens que nous attendons.

MORINVILLE

Pour les deux comédiens ? Voilà pourtant à quoi votre ridicule faiblesse nous expose mon frère.

765

FLORANGEAC

Mais il me semble mon frère, que nous n'avons rien à nous reprocher...

MADemoiselle Beaupré

Ah ça ! Permettez donc, mes chers messieurs ; vous avez l'air un peu gauche sous ces habits. Est-ce que vous ne seriez pas les comédiens qu'on nous a promis ?

MORINVILLE

Les comédiens ?... Diable ! Gardons-nous de dire qui je suis... oui, oui, madame ; nous sommes les comédiens.

770

MADemoiselle Beaupré

Eh bien ! Moi je n'en crois rien, je m'y connais, c'est un tour qu'on vous joue.

FLORANGEAC

Un tour ?... Hélas ! Oui, madame, nous ne le savons que trop.

MADemoiselle Beaupré

Il est malin, le cher Floridor.

775

MORINVILLE

Mais pourquoi veut-il l'être, même après sa mort ?

MADemoiselle BEAUPRÉ

Comment après sa mort ? Qu'est-ce que vous dites donc ?

SCÈNE XXII

MORINVILLE, AUGUSTE, MADAME FLORIDOR, MADemoiselle BEAUPRÉ,
LISE.

MADAME FLORIDOR

Venez, venez mes chers enfants ; il y a ici des personnes que vous serez
bien aises de voir. ⁷⁸⁰

MORINVILLE

Ô ciel ! Que vois-je ? Mon fils !...

(Il se sauve dans le cabinet.)

FLORANGEAC

Ah ! Grands dieux ! C'est ma fille !... Il m'est impossible.... dans cet
équipage.... Je reviens tout à l heure

(Il se sauve dans le cabinet.)

MORINVILLE

Comment, libertin ! Attends, attends ; nous allons nous parler dans un
moment. ⁷⁸⁵

SCÈNE XXIII

Auguste, Madame Floridor, MADEMOISELLE Beaupré, Lise.

MADAME FLORIDOR

Ah ! Les pauvres gens ! On n'est pas plus honteux.

AUGUSTE

Je ne me trompe pas ; c'est mon père que je viens d'apercevoir.

LISE

C'est le mien qui vient de se sauver dans ce cabinet.

790

AUGUSTE

Que signifie ce déguisement ?

LISE

Pourquoi cette mascarade ?

MADemoISELLE BEAUPRÉ

Ah ça ! Ma chère Madame Floridor, mettez-moi donc dans la confiance ; car, pour une soubrette aussi curieuse que moi, c'est un supplice de voir qu'il y a un secret et de l'ignorer. Tout à l'heure, c'étaient des comédiens qui devaient jouer avec nous et maintenant ce sont les pères de ces deux jeunes gens. Je n'y entends rien ; je n'y conçois rien ; expliquez- moi donc...

795

MADAME FLORIDOR

Ma foi, que Monsieur Floridor vous l'explique lui-même ! Justement le voici.

800

SCÈNE XXIV

Auguste, Madame Floridor, Floridor, Mademoiselle Beaupré, Lise.

FLORIDOR

Eh bien ! Qu'est-ce ? D'où vient tout ce bruit ?

AUGUSTE

Ah ! C'est vous, Monsieur ? J'ignore de quel moyen vous avez pu vous servir ? Mais il paraît que vous vous êtes cruellement vengé de mon père et de celui de Lise ; je ne suis pas homme à le souffrir, et...

805

LISE

En effet, mon cousin, c'est nous faire bien cruellement acheter l'hospitalité que vous nous avez accordée.

FLORIDOR

Allons, ma femme n'a pu rési[s]ter au désir de vous montrer vos parents en costume. Calmez-vous, et vous verrez que s'il y a un peu de malice dans mon fait, il n'y a pas de méchanceté. Du reste, il paraît bien constant que nos deux légataires se sont résignés.

810

MADAME FLORIDOR

Oh ! Parfaitement résignés. Demandez à Mademoiselle Beaupré, elles les a vus là, tout comme moi, en costume bien complet.

MADemoiselle BEAUPRÉ

Oui, très complet, l'un en Turc, l'autre en Crispin, mais enfin pourrais-je savoir ?...

815

FLORIDOR

Patience, patience, mes chers enfants.

SCÈNE XXV

*Auguste, Madame Floridor, Floridor, Mademoiselle Beaupré, Lise, Florengéac,
dans son premier costume.*

FLORANGEAC

À la fin, mademoiselle, je vous retrouve. C'est donc vous qui vous évadez de la maison paternelle.

820

SCÈNE XXVI ET DERNIÈRE

Morinville, dans son premier costume, Auguste, Madame Floridor, Floridor, Mademoiselle Beaupré, Lise, Florangeac.

MORINVILLE

Vous voilà donc, enfin, mauvais sujet, qui, pour un fol amour contrariant mes vœux les plus chers... Mais nous nous expliquerons hors de cette maison où le diable, je crois, m'a fait entrer. Partons.

825

AUGUSTE ET LISE

Mais, mon père !...

FLORANGEAC

Point de supplications, Mademoiselle ; elles seraient inutiles ; je pars et je vous emmène.

MORINVILLE

À l'égard du testament de mon cousin Floridor, je vous déclare à vous, monsieur l'exécuteur testamentaire, que je renonce formellement au legs oppressif et ridicule... 830

FLORANGEAC

Et moi de même.

(Il veut sortir.)

MORINVILLE

Il ne sera pas dit qu'Augustin Dumont de Morinville, l'avocat, se soit compromis jusqu'au point.... J'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonjour. 835

FLORIDOR *(le retenant)*

Un moment, messieurs ; souffrez qu'avant de partir je vous fasse lecture d'un petit codicile qui vous regarde.

MORINVILLE *(passant à la droite de Floridor)*

Comment, d'un codicile ?

FLORIDOR

Oui, messieurs, qui vient à l'appui du testament de mon ami Floridor et que je ne devais vous communiquer que dans le cas où vous auriez essayé les habits. 840

FLORANGEAC

Oh ! Les maudits habits !

MORINVILLE

Non, je ne veux plus rien entendre de ce traître de parent.

FLORIDOR

Écoutez au moins ; c'est ne vous engager à rien.

FLORANGEAC *(passant à la gauche de Floridor)*

En effet, mon frère.

845

MORINVILLE

Voyons donc, monsieur, que dit ce codicile ?

FLORIDOR

Il dit que pourvu que vous ayez essayé les deux habits, vous êtes dispensés d'aller plus loin, et que même en considération de cette première démarche, les deux legs qui vous sont assignés seront doublés.

FLORANGEAC

Ah ! Mon dieu, mais, c'est magnifique ; c'est magnanime de la part de mon cousin.

850

FLORIDOR

Le cousin Floridor ne mettant d'autre condition à cette addition de legs.

MORINVILLE

Ahi ! Ahi ! Une condition.

FLORIDOR

Que le mariage de vos enfants.

MORINVILLE

Le mariage de nos enfants ?

855

AUGUSTE

Ah ! Mon cousin, qu'elle reconnaissance !

LISE

Se pourrait-il ?

MADAME FLORIDOR

Qu'en dites-vous ? Voilà ce qui s'appelle des conditions justes, honnêtes et raisonnables ; acceptez-les et je vous pardonne.

LISE

Mon père, ne vous paraît-il pas plus convenable de me marier à mon cousin ?

860

FLORANGEAC

Mon frère, qu'en dis- tu ?.

MORINVILLE

Et que veux-tu que j'en dise ? Réconcilions-nous, et marions nos enfants.

FLORANGEAC

À merveille ! Or ça, ce n'est pas l'intérêt qui me fait parler ; mais comme il pourrait y avoir encore un autre codicile quand pourrions-nous toucher nos sommes ?

865

FLORIDOR

Mais les soixante mille francs qui doivent servir de dot à ces chers enfants sont tout prêts ; quant aux soixante autres milles francs qui vous sont légués par le testament, il ne manque plus qu'une petite formalité pour qu'on vous les compte.

870

MORINVILLE

Laquelle ?

FLORIDOR

C'est que je sois mort.

MADAME FLORIDOR

Et il n'en a pas encore envie, je vous en réponds.

FLORANGEAC

Qu'est-ce que vous dites-donc ?

875

LISE

Et mais, mon père, c'est Monsieur Floridor lui-même qui vous parle.

AUGUSTE

Eh ! Oui, notre cousin le comédien .

FLORANGEAC

Est-il possible ?

MORINVILLE

Il faut avouer que je suis une grande dupe.

FLORIDOR

Le défunt vous remercie de tout l'attachement que vous lui avez témoi-⁸⁸⁰
gné. Touchez-là, chers cousins, nous sommes quittes : plus de querelles
entre nous. Vous avez fait tous vos efforts, dans le temps, pour me faire
deshériter par mon père ; je me venge en dotant vos enfants, et en vous
plaçant dans mon testament.

MADemoiselle BEAUPRÉ

Mais les deux sujets que vous nous avez promis ?

885

(Aux pères.)

FLORIDOR

Je me charge de vous les trouver. Vos enfants ont de grands torts envers
vous ; mais ils s'aiment, ils ont bon coeur, et je vous garantis qu'ils fe-
ront un excellent ménage. Quant à vous, puissé-je vous avoir convain-
cus que c'est aux méchants et aux fripons de tous les états que l'homme
raisonnable doit réserver toute sa haine, et que le comédien honnête⁸⁹⁰
homme a tout autant de droits qu'un autre à l'estime des honnêtes gens.